Au début, au tout début, une fois la surprise et la douleur passées, c'est la colère qui m'a fait tenir debout. J'avais beau avoir peur, être perdue, blessée, terriblement honteuse, paniquée, la colère l'a emporté sur les autres sentiments : une colère brute et puissante, énorme et rouge vif, une colère dirigée contre Piotr, bien sûr, mais aussi contre moi, pauvre cloche, qui me suis fourrée toute seule dans un piège terrible ; une colère contre le monde entier où, à de rares exceptions près, il vaut mieux être un homme qu'une femme, où une fille ne sera jamais écoutée comme un garçon est entendu, où une femme est une proie et un homme, un prédateur, où l'on invente mille démonstrations, mille excuses, mille causes, mille malédictions, mille prétextes, mille justifications, mille arguments, mille versets, mille sourates, mille décrets, mille lois, mille raisons médicales, mille raisons physiologiques, mille mensonges pour soumettre les femmes au bon vouloir des hommes, où l'on invente de toutes pièces que les femmes sont plus faibles que les hommes, qu'elles

doivent être soumises, dociles, obéissantes, dominées et commandées par des hommes.

J'étais en colère et je n'ai pas pu hurler, pas pu crier, pas pu cogner, ni griffer, insulter, me battre.

J'ai fui, je me suis contentée de fuir parce que dans ma colère j'ai réalisé que je m'étais conduite en fille, que je m'étais laissé faire jusqu'au moment où j'avais enfin pu crier STOP.

C'est moi que j'avais envie de gifler, bien plus que Piotr. Même s'il méritait une bonne baffe.

Et un coup de pied entre les jambes.

J'ai fui, donc.

Et je suis perdue, en plein Brooklyn, New York City, États-Unis. Sans téléphone, sans un dollar en poche, sans passeport, comprenant un mot d'anglais sur deux.

Qu'est-ce que je peux dire aux gens ? *Bonjour, je suis française, je m'appelle Lalie, je parle en français parce que je suis nulle en anglais, et je suis une pauvre cloche aveuglée par la colère parce que j'étais trop certaine qu'une sale histoire comme celle-ci ne pourrait jamais m'arriver.*

Il est à peine 19 heures, le soleil va se coucher, en fuyant je n'ai emporté que ma colère avec moi, et la nuit va être très très longue.

Dans un monde idéal, cela ne devrait pas être compliqué de crier STOP.

Non, je déraille, je m'embrouille.

Dans un monde idéal, personne ne devrait avoir à crier STOP parce que les gens seraient à l'écoute les uns des autres, parce que les gens se respecteraient et comprendraient qu'il existe des limites à ne pas franchir, des lignes rouges.

Pauvre fille, ça existe, un monde idéal ?

Je me jure que plus jamais je ne pleurerai lorsqu'un garçon me frappera. Je fouille les poches de ma veste pour confirmer ce que je sais déjà : je n'ai pas mon téléphone, Piotr l'a caché. Pas d'argent ni de carte bancaire, Piotr a également confisqué mon portefeuille. Pas de papiers d'identité. L'inventaire est rapide : dans la poche droite, j'ai mon petit appareil photo compact ; dans la gauche, le recueil de poésies en anglais de Raymond Carver que j'avais emporté pour le lire dans l'avion ; et – miracle –, dans la poche intérieure, je déniche le passe illimité de métro acheté ce midi.

La mère de Piotr ne rentrera que demain matin, j'ai une longue nuit devant moi, sans savoir où aller, et New York tout entier à portée de main.

J'essuie mes yeux, j'ai également un paquet de mouchoirs en papier. Dans la précipitation de la fuite, je n'ai pas eu le temps de nouer mes lacets, je prends la peine de faire des nœuds serrés.

Sans plan ni repères, je pars dans ce que je crois

être la direction du métro. Il roule toute la nuit ici, au pire je peux m'y réfugier.

Et encore, je me fais cette promesse : plus jamais un garçon ne me fera pleurer.